

chalands mûs par un mécanisme simplifié remontent jusqu'à *Nulle-Part* les matériaux utiles au labeur quotidien.

Assurément, avec William Morris, nous sommes sortis du domaine de la logique et entrés dans celui de la fantasmagorie. Nous assistons au progrès à rebours. La pacification des âmes est obtenue par leur non-culture. Les utopistes fantaisistes n'adoptent pas volontiers cette attitude de négateurs de la science : témoins Tony-Moilin et Gabriel Tarde, l'un médecin et l'autre juriste (1). Tous deux, abordant le côté descriptif de leurs cités heureuses, utilisent les données acquises. La science leur permet de pénétrer d'une plume plus assurée dans la fiction.

Néanmoins, on se demande pourquoi Tony-Moilin transforme l'architecture de Paris dans le sens où il la transforme et pourquoi Gabriel Tarde, supposant une anémie solaire et la réfrigération de la terre, transporte sa république en des galeries souterraines. Évidemment l'un et

(1) Docteur TONY-MOILIN, *Paris en l'an 2000*, Paris, Libr. de la Renaissance, 1869; GABRIEL TARDE, *Fragment d'histoire future*, Paris, Giard et Brière, 1896.

l'autre ont voulu se différencier des utopistes ordinaires et, par la bizarrerie du cadre, attirer l'intérêt sur les gestes des personnages qui s'y meuvent. La sempiternelle histoire du monsieur qui s'éveille d'un sommeil cataleptique de plusieurs siècles leur a semblé un procédé suranné.

Toujours est-il que le *Paris en l'an 2000* de Tony-Moilin est aux mains des socialistes. Et voici ce qu'ils en ont fait pour le bien-être commun. Tout d'abord ils ont démolé les maisons insalubres et bâti en leur place des cités modèles. Le type de ces cités modèles diffère à peine de celui imaginé par Cabet. C'est encore le grand quadrilatère avec jardin au milieu. Tony-Moilin ne nous parle pas de leur apparence extérieure. Probablement s'apparie-t-elle à celle des maisons anciennes dont on n'a pas décidé la reconstruction. L'intérieur, par contre, nous est minutieusement décrit. Les sous-sols éclairés à l'électricité sont de longues et spacieuses galeries ininterrompues. Ils servent au charroi des marchandises encombrantes qu'un chemin de fer transporte et dépose. Les rez-de-chaus-

sées, en forme également de galeries, enferment les ateliers de la nation et les marchandises craignant l'humidité.

Jusque-là rien de bien extraordinaire. Mais si vous montez au premier étage, vous vous apercevez qu'il n'est pas non plus habité ou, du moins, qu'il est habité par le peuple entier. Il contient, en effet, sur toute l'étendue de la ville, des rues-salons et des rues-galeries que continuent, au-dessus des anciennes voies urbaines et de la Seine même, des ponts couverts merveilleusement aménagés. Rues-salons et rues-galeries ont absorbé la circulation citadine et supprimé toutes les tractions. Les unes rayonnent d'une extravagante somptuosité, peintes, dorées, carapacées de marbres, de glaces et de bas-reliefs ; éclairées par des fenêtres où se balancent des tentures de soie et des rideaux brodés ; meublées de chaises, de fauteuils, de canapés. Un peu partout se disséminent des consoles et des étagères supportant des objets d'art, des vitrines emplies de curiosités, des statues, des jardinières débordant de fleurs fraîches, des aquariums, des volières d'oiseaux rares.

Les autres, les rues-galeries, ont une destination purement commerciale. Les magasins y étalent leurs éventaires et leur décoration offre un caractère surtout pratique. Naturellement, ces rues-galeries sont quotidiennement balayées, brossées, époussetées, lavées, aérées, tenues dans le plus grand état de propreté, de même que leurs voisines, les rues-salons, dont tout individu sale est brutalement rejeté.

Les unes et les autres, mais surtout les rues-salons, attirent des promeneurs innombrables. Le soir, sous la lumière aveuglante que projettent des milliers de lustres, les femmes s'y exhibent en toilette de bal, épaules nues, têtes fleuries, et les hommes s'y disputent la suprématie de l'élégance.

Non content de ces créations baroques auxquelles correspond une distribution aussi étrange du reste des maisons, Tony-Moilin nous conduit ensuite au Palais International dont les bâtisses formidables, contexturées d'une superposition de prodigieuses colonnades, occupent les surfaces réunies de la Cité et de l'île Saint-Louis. Notre-Dame, avec le culte catholique, s'est éva-

nouie. Le socialisme n'a pas cru devoir conserver cette merveille gothique. Il l'a, d'ailleurs, remplacée par le Temple de la religion socialiste, immense dôme de fer aux colonnades monstrueuses qui s'agrége en son milieu au Palais international. Et ce Palais international est le point central d'un rayonnement de voies ferrées aériennes qui, traversant la ville sur des viaducs, amènent continuellement, en foules pressées, les voyageurs des deux mondes.

Nous nous garderons bien de formuler la moindre critique sur cette conception de l'architecture nouvelle au moment surtout où nous allons pénétrer dans la république génocratique de Tarde, au vingt-cinquième siècle de l'ère préhistorique dénommée chrétienne. Ici, nous sommes en pleine vie esthétique. Durant la période glaciaire que provoqua le refroidissement du soleil, sur l'initiative d'un homme ingénieux, Miltiade, l'humanité survivante, nous l'avons dit, se décida à habiter sous terre. Elle y descendit tout l'héritage intellectuel et matériel du passé. Et désormais, ce fut, par excellence, l'existence harmonieuse. Les germes pernicieux

de l'atmosphère terrestre ayant été tués par le froid, la maladie ne fut plus à craindre. Pour tous labeurs, la chaleur centrale du globe servit de force motrice. Le travail d'ailleurs devint esthétique et volontaire par le fait que le besoin de production surpassa le besoin de consommation. On s'alimenta à l'aide des mines de cadavres d'animaux congelés et des mixtures chimiques. L'émulation d'art succéda à toutes autres émulations et l'amour, sous ses formes multipliées, parvint à son épanouissement total.

Les spécialités, dans cette république digne d'une représentation cinématographique, se joignirent en des cités distinctes. Il y eut des cités de peintres, de sculpteurs, de poètes, de physiciens, de naturalistes. Les couples possédèrent un habitat succinct creusé dans les rochers, mais, en outre, jouirent des ateliers-salons et du mobilier collectif.

Des routes puissamment éclairées relient entre elles les différentes cités, sillonnées par d'innombrables monocycles et voitures électriques et par des trains glissant entre des parois aux bas-reliefs admirables, soutenues par des

forêts de piliers sculptés. Partout ce fut un entassement de miracles artistiques, une accumulation folle de merveilles suscitées par l'exaltation générale de la Beauté. Et, pour les amants de la nature, l'océan congelé prodigua une variété inouïe de paysages polaires.

Le *Fragment d'histoire future* de Tarde est un très remarquable poème en prose que l'on s'étonne de rencontrer dans l'œuvre de l'austère magistrat accoutumé à traiter des matières beaucoup moins spéculatives. Peut-être l'auteur des *Études pénales*, ne possédant pas la faculté de manier aisément le vers, a-t-il voulu cependant montrer aux poètes quelle riche matière leur fournirait une incursion dans le futur. Ces derniers, en effet, ne paraissent point disposés à pratiquer la méthode de l'induction. Si quelques jeunes hommes commencent, à cette heure, à comprendre que la poésie se doit de refléter son époque, aucun d'eux ne s'est senti gros de l'avenir. A peine rencontrons-nous, dans le siècle, en des œuvres qui ne pénètrent point la masse, de vagues et timides divinations. Baudelaire contemple avec étonnement, en son *Rêve pari-*

*sien*, une ville bizarre surgie des profondeurs du mystère, synthèse de métal, d'eau et de marbre. Mais l'on se tromperait singulièrement si l'on classait ce poète, malgré son évocation incidante, parmi les utopistes. Il se refusait trop nettement à admettre la possibilité d'une esthétique scientifique et celle d'un aboutissement au bonheur par le progrès pour qu'on puisse lui attribuer une perception de la cité renouvelée. La cité du *Rêve parisien* n'est point celle que supposerait un précurseur convaincu. Elle est, comme le formule Gautier, une ville morte de quelque Orient enseveli. Elle émerge d'une hallucination causée par une griserie de haschich (1).

De même, les *Villes* que Rimbaud comprend dans ses *Illuminations*, fresques démentes, d'une coloration démesurée (2), ne sauraient être prises en considération dans une étude de l'espèce présente et quoi qu'en puissent penser les hyper-

(1) *Œuvres complètes de Baudelaire*, Paris, C. Levy, s. d. Préface de Th. Gautier, et p. 286.

(2) A. RIMBAUD, *les Illuminations*, Paris, La Vogue, 1886, p. 32 et 34.

compréhensifs du symbolisme. Mais, on peut en retenir cependant que Rimbaud, de même que Baudelaire, entrevoit, à travers les brumes de son rêve, l'architecture prochaine et ses efflorescences métalliques.

Car les utopistes de la dernière heure inaugurent délibérément la cité de fer où bruit un effroyable machinisme.

« Comment donnerais-je, par des métaphores, écrit Camille Maclair (1), une idée de ces vastes villes d'acier, où des végétations métalliques, d'une ténuité plus grande que celle des feuilles réelles, distribuaient un ombrage délicieux et inattaquable aux saisons, de ces villes où même la propension à la rêverie se voyait encouragée par de secrètes inhalations aromatiques naissant à volonté des murailles, de ces palais d'aluminium, de ces soirs enrichis d'astres artificiels, de ces dômes triomphaux où la chaleur, la clarté

(1) CAMILLE MACLAIR, *les Clefs d'or*, Paris, Ollendorff, 1897, p. 55, et suiv., art. *La Mort mécanique*. Du même auteur : *l'Orient vierge. Roman épique de l'an 2000*, Paris, Ollendorff, 1897. Cet ouvrage où est tracée la lutte épique entre l'Orient et l'Occident, en l'an 2000, n'a aucun rapport avec notre présente étude.

et le parfum jaillissaient par d'inouïs raffinements industriels, de ces flottes inconnues qui planaient d'un vol véloce et lumineux dans les sphères les plus altières du ciel ! »

Bien évidemment, dans la cité de fer, l'ingénieur, l'homme de science devient le personnage culminant, le Christ imprévu, le préparateur et l'organisateur de la paix publique, le propulseur d'un prodigieux organisme mécanique. Wells, à la fois théoricien incomparable et romancier visionnaire d'Utopie, annonce son apothéose certaine. Or, Wells peut, avec certitude, parler, car nulle cité future, si bellement descriptive soit-elle, n'approche de la sienne. Il demeurera, à l'aube du vingtième siècle, comme Cabet au dix-neuvième, le logicien le plus averti en cette matière. C'est qu'en vérité, il se défend âprement contre la tentation imaginative. Il veut essentiellement demeurer dans le domaine scientifique et, contrôlant ses hypothèses, les présenter comme les réalités inéluctables des temps futurs (1).

(1) WELLS, à notre connaissance, écrivit cinq volumes sur la cité future : 1° *Une histoire des temps à venir* ; 2° *Antici-*

La cité de Wells s'érige, colossale, au mitan des régions mondiales. Ayant canalisé les populations, elle éparpille autour de son centre administratif, une foule de districts prolongés eux-mêmes, jusqu'à des centaines de kilomètres, par une dissémination de maisons particulières. Les lignes télégraphiques et téléphoniques, les tubes pneumatiques constituent le système vasculaire qui entretient, entre le cœur et les membres éloignés de la ville, une pulsation de vie perpétuelle.

Le centre administratif est naturellement l'endroit où bouillonne l'activité humaine et mécanique. Un dôme fantastique de métal et de verre englobe la masse de ses maisons hautes de quarante étages qu'aèrent des ventilateurs en multitude. Des lustres gigantesques y déversent une lumière froide et blanche. « Ça et là de

*païons*; 3° *La découverte de l'avenir*; 4° *Quand le dormeur s'éveillera*; 5° *Une utopie moderne*. Le second de ces ouvrages contient une théorie de la cité future que complète et conclut le cinquième; le troisième démontre l'utilité et la nécessité de s'enquérir du futur. Le premier et le quatrième sont, pour ainsi dire, la mise en œuvre pratique, sous la forme romanesque, des ouvrages théoriques. Ils présentent la société future en pleine activité de travail et de vie.

très légers ponts aériens... sont jetés à travers l'abîme et de minces câbles tissent dans l'air une colossale toile d'araignée.» Les façades des maisons, grises et sombres, se décorent de grands porches, d'ouvertures circulaires, de balcons, d'arc-boutants, de tourelles projetées, de fenêtres en myriades et d'un fouillis inextricable d'ornements architecturaux. De temps à autre, suspendus à des câbles, des êtres, rendus liliptiens par la distance, traversent la nef fabuleuse avec des vitesses de bolides.

De même que la partie aérienne, la rue s'est étonnamment transformée. Immensément élargie, elle recèle, aux côtés d'une chaussée centrale immobile, deux séries de plateformes roulantes, dirigées en sens inverse, chargées de sièges et de kiosques et cheminant à des allures lentes ou vertigineuses. Du haut en bas de la nef, un peuple pullulant aux costumes colorés où se distinguent les uniformes rouges des policiers et les uniformes bleus des serfs de la compagnie du travail, s'agite parmi le déchaînement tempétueux des machinismes. Les magasins, exubérants d'un luminaire aux éclats quintessenciés,

brandissent des affiches phosphorescentes de toutes couleurs et de toutes formes, hurlent, par la bouche des phonographes, des invitations et des conseils. La traction automobile a complètement remplacé la traction animale et la traction à vapeur. Sur les routes enduites d'une substance bizarre et partagées en bandes parallèles, pour accommoder entre elles les vitesses, passent en torrent des véhicules énormes et des cycles. Des carrefours superposés diminuent leurs chances de collision. Incessamment, des trains aménagés comme des clubs enfilent à 300 kilomètres à l'heure les continents et les mers. Dans les airs même, les flottes grondantes des avions, mêlées aux cerfs-volants réclames du commerce, franchissent les distances d'une aile rapide et sûre.

Intérieurement, les maisons ont reçu une appropriation hygiénique et mécanique. Là, d'ailleurs, Wells n'apporte guère d'innovations. Cabet, avant l'essor du machinisme, avait, nous l'avons vu, affirmé la nécessité des murailles sphéroïdales, des monte-charges, du chauffage automatique, de l'aération et de la ventilation,

de la cuisine inodore, de la distribution d'eau, de l'ameublement simplifié. Wells complète ses indications et, les découvertes nouvelles aidant, leur assure une réalité.

Tout, dans sa cité utopique, facilite l'existence. Les plus minces détails sont prévus. Mais, fatalement, et bien qu'il y revienne à maintes reprises, l'art n'y accomplit pas une synthèse avec la science. A ce point de vue, nous errons avec lui comme avec ses prédécesseurs. Son mérite particulier consiste à ne pas nous bercer d'illusions inaccessibles. Il table sur l'imperfection persistante des hommes. Sa réorganisation mondiale est plutôt matérielle que morale. La certitude de vivre s'acquiert aux dépens de la certitude de vivre heureux.

Or, c'est à cela surtout que l'humanité doit tendre. Nous avons l'assurance absolue que graduellement toutes les difficultés de la vie physique s'aplaniront. Le machinisme simplifiera le travail et en diminuera la durée. Le mutualisme dissipera la misère. Mais, parallèlement à la notion de solidarité devra naître et grandir la notion de Beauté. L'une et l'autre édulcoreront

les passions mauvaises qui empêchent l'accession à une harmonie sociale.

Comment les peuples acquerront-ils la notion de Beauté? Par l'éducation d'abord et ensuite par la diffusion des arts. Quels arts contribueront à propager cette notion de Beauté? Assurément, au premier plan, l'architecture. Les hommes donc qui, dans l'avenir, administreront les cités, devront procéder de tous leurs efforts à la purification de l'esthétique urbaine. Quels seront, non point les styles que les siècles successifs ont une propension à remanier, mais les caractéristiques de l'architectonique future? Problème quasiment insoluble et que nous allons cependant, sous toutes réserves, tenter de solutionner.

Nous ne pensons pas que la construction en béton armé gagne l'adhésion définitive de nos descendants. Elle convient à des édifices de destination générale : entrepôts, ponts, châteaux d'eau, point à l'habitation. On n'est pas parvenu à lui communiquer une apparence de vie. Elle ne semble pas constituée pour autre chose qu'abriter de la matière. Nous ne pensons pas davantage que se généralise la construction

en brique. La muraille de brique, même ornée, sauf de très rares exceptions, demeure inesthétique. Assombrissant la rue, elle lui enlève sa gaieté. Elle n'arrive même pas, plongée dans la verdure, à sourire.

La pierre conservera donc incontestablement les suffrages. On est sûr de sa stabilité; on apprécie l'allégresse dont elle rayonne. Avec elle et le fer on composera une architecture mixte particulière. Car le fer ne servira plus seulement de charpente, de support ou d'ossature. Il percera son revêtement calcaire sur lequel il se recroquevillera en ornements imprévus. Il soutiendra les bow-window de ses arcatures élégantes, se tordra en arborescences aux fenêtres et aux balcons, formera des piédestaux aux statues et surgira aux terrasses aériennes des maisons en balustrades ouvragées (1).

(1) Dans notre premier chapitre, commentant le décret de 1902, nous nous félicitons de sa tolérance relativement à la surélévation artistique des toitures. Nous envisagions alors le temps présent. Maintenant, placé en face du temps futur, nous considérons comme inutiles ses concessions, car nous préférons de beaucoup la terrasse fleurie à un entassement de cheminées, parmi la prodigalité des clochetons, des tourelles et des pignons.



Les règlements de voirie s'adouciront, supposons-le, relativement aux saillies des façades et les architectes multiplieront la variété de leurs physionomies. Des artistes et non des artisans se chargeront de composer leurs sculptures selon les mêmes procédés d'harmonie dont ils composent un groupe statuaire. Des bas-reliefs embelliront la nudité des trumeaux, ou encore des applications de céramique, de faïence, de grès flammé ou de mosaïque. Évidemment les décorations, pratiquées avec discrétion et simplicité, devront s'accorder avec l'ordonnance générale de la rue.

Les règlements municipaux dont nous préconisons ci-dessus l'adoucissement en faveur des façades, juguleront au contraire les propriétaires sur la question de hauteur des maisons. Nous n'avons aucun intérêt esthétique, imitant l'orgueil américain, à élever de vertigineux casiers à bouteilles dont les habitants inférieurs ne respirent plus qu'à l'aide du ballon d'oxygène et ne voient plus qu'avec le secours de l'électricité. Cinq étages suffisent amplement à assurer des revenus aux capitalistes et permettent aux loca-

taires de jouir pleinement de l'odorat et de la vue.

Contrairement aux règles actuelles de voirie, les dimensions de la rue perdront leur rapport direct avec la hauteur des bâtiments. La locomotion automobile nécessitera un élargissement énorme des chaussées. Les trottoirs en profiteront et, sur ceux-ci, les maisons avanceront en alignements brisés et à redans. Dans ces brisures et ces redans et au long de toutes les voies, des arbres innombrables s'échelonneront. Ces végétations réaliseront en partie le rêve utopique de voir chaque logis enfoui dans son jardin privé. Les municipalités réserveront des places immenses à des squares où, parmi les arbres, les fleurs et les gazons aménagés par des artistes, sans raideur ni géométrie, ruisselleront les eaux vives, les eaux canalisées, par exemple, des rivières urbaines. On exclura de ces squares toute la gent palmipède, sauf les cygnes; toute la faune acclimatée; toutes les pépinières et serres qui seront transportées en des jardins d'essai créés spécialement pour leur donner asile.

On réédifiera en fer forgé encadrant, selon les besoins, des vitrages irisés, les édicules :

kiosques à journaux, urinoirs, colonnes théâtrales, qui, à l'heure actuelle, déparent la rue. Les réverbères, infléchis en courbes gracieuses, soutiendront des fleurs lumineuses semblables à celles du métropolitain. On limitera l'affichage aux nécessités strictes et l'on n'admettra plus sur les surfaces affectées à cet usage que les annonces ayant un caractère d'art. Les réclames dorées et bariolées qui affligent les perspectives urbaines ne dépasseront pas la hauteur des rez-de-chaussée. Par contre la publicité lumineuse obtiendra toute facilité d'extension.

Ainsi par des suppressions graduelles, des émulations, des tolérances, des conseils et même des règlements rigides, l'architecture et ses complémentaires arriveront à vivre en harmonie. La rue magnifiée éveillera dans le peuple un sentiment délicat des concordances esthétiques que l'éducation contribuera à affermir. Et la ville où la beauté s'élèvera à la hauteur d'une institution deviendra l'esprit et le cœur du monde.

*Septembre 1908.*



## TABLE DES MATIÈRES

LE DÉCOR DE LA RUE . . . . .	7
LE MOUVEMENT DE LA RUE . . . . .	62
LES CORTÈGES . . . . .	90
MARCHÉS, BAZARS, FOIRES . . . . .	132
LES CIMETIÈRES. . . . .	161
ESTHÉTIQUE DE L'EAU. . . . .	210
ESTHÉTIQUE DU FEU . . . . .	270
L'ARCHITECTONIQUE DE LA CITÉ FUTURE . . . . .	312